



LES HÔTELS
PARTICULIERS D'ARLES

DE LA FIN DU XVI^e SIÈCLE AUX
DERNIÈRES ANNÉES DE L'ANCIEN RÉGIME

Odile Caylux

Photographies de Pascal Bois

LES HÔTELS
PARTICULIERS D'ARLES
DE LA FIN DU XVI^e SIÈCLE AUX
DERNIÈRES ANNÉES DE L'ANCIEN RÉGIME

Reproduction, même partielle, interdite sans autorisation de l'éditeur.

© Éditions Picard, 2019
ISBN : 978-2-7084-1046-6

Dépôt légal : octobre 2019

commercial@editions-picard.com
www.editions-picard.com

LES HÔTELS
PARTICULIERS D'ARLES
DE LA FIN DU XVI^e SIÈCLE
AUX DERNIÈRES ANNÉES
DE L'ANCIEN RÉGIME

TEXTE D'ODILE CAYLUX

PHOTOGRAPHIES DE PASCAL BOIS

ÉDITIONS PICARD

SOMMAIRE

REMERCIEMENTS	11
PRÉFACE.....	13
INTRODUCTION.....	15

PREMIÈRE PARTIE.

ARLES,

LE TEMPS DU PARAÎTRE..... 19

Une richesse venue du terroir.....	20
L'élite urbaine.....	21
Les nobles d'Arles et le pouvoir royal.....	24
Le niveau de fortune des Arlésiens	26
Des mas et des terres en Camargue et en Crau	26
Une société cultivée.....	27
Le contexte historique arlésien à l'époque moderne	29
Guerre, factions et soumission (1580-1700).....	29
Un XVIII ^e siècle perturbé.....	30
Fêtes et réjouissances.....	30

DEUXIÈME PARTIE.

LES DEMEURES

PATRICIENNES D'ARLES.... 33

Une appartenance provençale et languedocienne	33
Spécificités des hôtels particuliers arlésiens.....	42
Un grand nombre d'hôtels.....	42
Une architecture de qualité.....	42
L'implantation des hôtels	43
Qui occupe ces hôtels ?	43

Commanditaires et modèles.....	44
L'Antiquité très présente	44
<i>Le théâtre romain, lieu d'inspiration..</i>	47
<i>La tour de l'horloge</i>	47
Faire comme son voisin.....	47
L'inspiration classique :	
l'hôtel de ville d'Arles.....	51
L'art de construire	52
Les matériaux.....	52
Les techniques :	
un beau savoir-faire.....	53
Maîtres d'œuvre ? Maîtres-maçons ? Artisans ? Une identification difficile à faire.....	53
Les plans et les structures	54
L'extérieur des hôtels.....	57
Les façades	57
Les décors, les fenêtres	58
Portes et porches.....	61
Les toits, les terrasses, les <i>torrillons</i>	62
De nombreuses cours, quelques jardins.....	63
Les puits.....	69
L'intérieur des hôtels.....	69
Les allées d'entrée.....	69
Les vestibules	70
Les escaliers	72
Le décor des pièces	77
<i>Les plafonds</i>	80
<i>Les cheminées.....</i>	80
<i>Les sols.....</i>	82
Les caves.....	84
Les <i>privés</i>	85
Les communs.....	85
Les hôtels disparus	87
Conclusion : un patrimoine aujourd'hui protégé.....	87

TROISIÈME PARTIE.
 CATALOGUE DES
 HÔTELS PARTICULIERS
 ARLÉSIENS 90

Hôtel d'Arlatan de Beaumont	92
Hôtel Varadier de Saint-Andiol.....	95
Hôtel des Amazones.....	97
Hôtel de Donine.....	99
Hôtel de Forbin-Soliers ou Doutreleau	102
Hôtel Laugier de Monblanc.....	104
Hôtel Tour du Brau ou Bonijol de Brau.....	107
Hôtel de la Lauzière	109
Hôtel de Mandon	112
Hôtel de Loys (aujourd'hui hôtel du Forum).....	116
Hôtel de l'Œuvre du Bouillon.....	119
Hôtel de Giraud.....	122
Hôtel Gouin.....	124
Hôtel de Barrême.....	126
Hôtel Laurens de Beaujeu.....	130
Hôtel Damian de Vinsargues.....	133
Autre hôtel de Vinsargues	136
Hôtel de Castillon.....	139
Hôtel Icard-Pérignan	141
Hôtel d'Augières	144
Hôtel Reynaud	148
Hôtel Blain.....	151
Hôtel de L'Hoste	153
Hôtel de Grille	156
Hôtel de Lestang-Parades	160
Hôtel Bouchaud de Bussy.....	163
Hôtel Perrin de Jonquières	166
Hôtel Icard-Duquesne.....	170

Hôtel Courtois de Langlade	172
Hôtel de Vernon	176
Hôtel de Viguier.....	179
Hôtel Beuf.....	182
Hôtel Boussicaud	184
Hôtel Bouchet de Faucon	188
Hôtel Raspaud	192
Hôtel Raybaud	195
L'hôtel de Méjanes	197
Hôtel d'Antonelle	199
Hôtel Quiqueran de Beaujeu.....	201
Hôtel du Roure ou de Divonne.....	203
Hôtel de Barras	207
Hôtel Barrême de Manville.....	210
Hôtel de Cays.....	213
Quelques mas et châteaux du Pays d'Arles.....	216
Mas de Brau.....	217
Mas de la Grande Rougnouse.....	219
Château de l'Armellière	221
Mas Beaujeu de Castres.....	223
Mas du Pont de Rousty	224
Mas de Bastières	225
Mas de Méjanes	226
Château d'Estoublon	227
Mas de Bouchaud.....	228
Château de La Jansonne	229
Château de Barbegal	231

BIBLIOGRAPHIE	234
---------------------	-----

Remerciements

*J*e tiens à remercier chaleureusement l'équipe des éditions Actes Sud/Picard qui a permis la réalisation de cet ouvrage, et en particulier Aude Gros de Beler qui a dirigé cet important travail, Raphaël Watbled, Émelyne Dabit-Boudon et Romane Becker. Toute ma reconnaissance va au photographe Pascal Bois qui, avec beaucoup de sensibilité et de talent, a su restituer l'atmosphère des demeures arlésiennes et à Nerte Dautier pour sa belle préface. Merci bien sûr à Fabienne Martin et Yasmina Ziani (fonds patrimoniaux de la médiathèque d'Arles), Sylvie Rébuttini et Michel Baudat (archives communales d'Arles) dont la compétence et la disponibilité facilitent la recherche dans les riches fonds d'archives arlésiens. Mes sincères remerciements pour l'aide précieuse qu'ils m'ont apportée. Je remercie également Jean-Marc Bernard et Christophe Paul (service du patrimoine d'Arles), le

service du cadastre d'Arles, Estelle Rouquette (musée de la Camargue), Philippe Rigaud, les archives départementales des Bouches-du-Rhône, Blandine Jourdan (Drac Paca), Sophie Piot (Conseil patrimoine architectural), Géraldine Martin-Orrit, Inès Castaldo, Édith Vernet, Jean Gallian, Claire et Michel de Causans. Un grand merci à Véronique Sourisseau pour les plans effectués pour ce volume, et à Marjorie Nolant, Albert Jouanen et Jean Caldéron pour les relevés de façades. Mes remerciements pour les photographies de tableaux et de gravures anciennes fournies gracieusement par le musée Réattu, le Museon Arlaten, la bibliothèque Méjanès, la collection de l'hôtel Agard de Cavaillon. Il n'aurait bien sûr pas été possible de réaliser ce livre sans l'aide amicale des propriétaires d'hôtels particuliers qui nous ont ouvert leur porte et permis de photographier leurs beaux intérieurs, qu'ils en soient vivement remerciés.

Préface

Lorsqu'Odile Caylux m'a demandé de rédiger cette préface, j'ai par la pensée revu la ville d'Arles à la lecture du sommaire de l'ouvrage et me suis rendu compte que cette ville en apparence familière me demeurerait cependant toujours étrangère, à l'instar d'une photographie qui cache derrière l'image offerte son histoire et ses secrets.

Bien qu'ayant parcouru Arles en long et en large, ses espaces, ses monuments, ses rues, je n'en recevais que quelques codes au gré des lectures et des échanges.

Pour sentir et s'imprégner de l'essence d'une ville, et plus particulièrement de celle d'Arles, il ne suffit pas de regarder, d'admirer, de comparer, il faut aussi posséder les clés de lecture qui vont éclairer sa complexité et sa particularité. Clés de lecture qui autorisent à décrypter son urbanisme, ses architectures, à donner plus de clarté aux monuments célèbres mais aussi aux demeures privées occupées par les grandes familles arlésiennes et qui forment aujourd'hui un ensemble encore largement méconnu jusqu'à ce jour.

C'est à la résolution de cette complexité et à sa mise en lumière que s'est livrée Odile Caylux dans son livre, *Les Hôtels particuliers d'Arles de la fin du XVI^e siècle aux dernières années de l'Ancien Régime*.

Produire un livre tel que celui-ci fait appel à de multiples compétences : lire les archives, analyser la stylistique, évoquer les influences et, naturellement, poser le cadre historique et sociétal dans lequel se sont élevés ces hôtels particuliers.

Pour mener à bien sa recherche, Odile Caylux s'est immergée dans les registres des cinq notaires arlésiens conservés aux archives départementales. Un travail de longue haleine récompensé lorsqu'un nom, un prix-fait émergeait des liasses poussiéreuses, mais aussi rempli de déboires lorsque, après des heures et des journées de recherche, la quête demeurerait vaine.

Classer, hiérarchiser les informations est un travail de titan qui, malgré son opiniâtreté, laissa quelquefois l'auteur découragé. Difficulté d'un trop-plein de sources ou d'un classement approximatif ; il fallut ordonner et comprendre l'esprit de chaque propriétaire, leurs relations au monde extérieur, leurs capacités financières. Quelle joie pour le chercheur de voir surgir les noms d'architectes, de maçons, de gypiers ou de peintres qui ont édifié, orné ces demeures.

Ce deuxième livre de la collection éditée par les éditions Picard et consacré à l'étude des hôtels particuliers a pour ambition de montrer, par une analyse approfondie de la société du moment, sa relation avec le pouvoir, la capacité des hommes de cette période à s'emparer du modernisme de leur époque et à participer à l'édification de la cité. Les liens avec le pouvoir se renforcent, Louis XIV s'arrête à Arles en 1660 et conforte ainsi la mainmise du royaume sur la ville, les enfants de la noblesse sont appelés à la cour comme pages du roi. Le duc de Saint-Aignan, pair et chevalier des ordres du roi, contribue à la fondation de l'académie d'Arles en 1669 et en devient le protecteur.

Comme partout en France, les XVII^e et XVIII^e siècles sont des siècles d'embellissement des villes ; les enceintes sont démolies, les allées de promenade sont plantées et au cœur de la ville des places sont créées et agrandies. À Arles, la place du Marché, aujourd'hui place de la République, se développe grâce à l'achat et la destruction de maisons, dont l'hôtel d'Avignon de Malijay, et met en valeur l'hôtel de ville dont Jules-Hardouin Mansart dessina l'admirable voûte, terminée en 1674, année où le maître d'œuvre est nommé architecte de Louis XIV. Mais au-delà de la puissance publique, ce sont ses habitants qui fabriquent la ville, qu'ils soient issus de la noblesse, de la bourgeoisie ou du peuple, chaque famille ajoute sa pierre à ce monument que

constitue la cité. Arles, à la différence d'Aix-en-Provence, n'a pas créé un nouveau quartier mais fabriqué la ville sur la ville. Comme tout Provençal, l'Arlésien, tout en montrant sa fortune et son rang, répugne à la dépense inutile, il est dans son siècle mais il respecte l'existant et s'en accommode dans la plupart des cas. Odile Caylux connaît par l'intime la ville d'Arles, elle y travaille depuis longtemps et sensibilise, informe le public sur ses richesses et ses trésors ; elle connaît bien ce monde de la noblesse et de la haute bourgeoisie d'autrefois et nous le fait découvrir par ses multiples facettes dans la première partie : "Arles, le temps du paraître".

La deuxième partie du livre analyse les demeures patriennes qui reflètent par leur ampleur, leur style, la volonté de l'aristocratie de marquer et d'imprimer dans la pierre ses relations avec la Cour, sa culture multiforme. Les grands hôtels parisiens, les traités d'architecture largement diffusés et l'art antique redécouvert servent de modèle et d'inspiration aux commanditaires et à leurs maîtres d'œuvre.

Nous découvrirons au-delà du paraître des façades, la beauté grandiose des escaliers, les cours intérieures, les salons en enfilade ornés de gypseries et de toiles peintes. Un monde secret, reflet de la culture et de la sensibilité des hommes de cette époque.

Les recherches et le travail d'inventaire menés lors de l'étude du secteur sauvegardé par l'équipe de Mireille Pelen, en particulier celui de Milka Crestin sur le bâti du XVII^e siècle, ont permis à Odile Caylux de s'appuyer sur une contribution précieuse. Sur la centaine d'hôtels existants, dont beaucoup sont noyés dans des constructions récentes, quarante ont fait l'objet d'une étude approfondie qui renouvelle fortement les connaissances le plus souvent sommaires préexistantes.

On se prend à rêver en déambulant dans les rues aux nobles façades de pierre à toutes ces familles de haute naissance, qui édifièrent à Arles un patrimoine exceptionnel. Chaque nom de demeure invite à imaginer une famille et son histoire. Je n'en citerai que quelques-uns au hasard : hôtel de Grille, hôtel Bouchaud de Bussy, hôtel de L'Hoste, hôtel de Bouchet de Faucon, hôtel de Lestang Parade ou hôtel Quiqueran de Beaujeu. Vastes porches, façades ordonnancées ornées de mascarons, frises, frontons se déclinent dans la magnifique pierre blanche au grain fin prise dans les carrières alentour et magnifiée par les grilles en fer forgé des balcons.

Cette somme magnifiquement illustrée grâce à la sensibilité du photographe arlésien Pascal Bois est bien plus qu'un livre savant, elle ouvre les portes d'un monde disparu dont les traces et la réalité restent pour toujours gravées dans le grand livre de pierre de l'histoire d'Arles.

Nerte DAUTIER
Historienne de l'art

Introduction

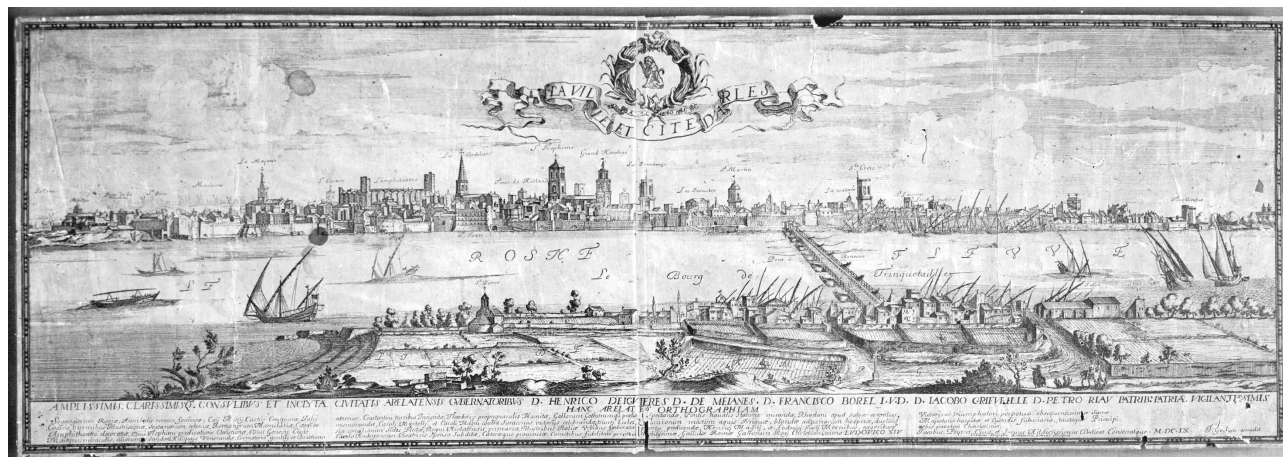
C'est en parcourant les rues d'Arles qu'une évidence apparaît : cette cité ancienne est avant tout une ville "classique" qui enserme dans ses mailles de grands monuments romains et médiévaux. La majorité des maisons privées a été reconstruite, sur des murs du Moyen Âge le plus souvent, entre la fin du XVI^e siècle et la Révolution. Quant aux grands bâtiments publics et religieux (hôtel de ville, hôtel-Dieu, églises, archevêché), ils ont bénéficié de l'âge d'or du XVII^e siècle et d'un dynamisme certain pour être bâtis ou au moins embellis. C'est également l'époque où, comme dans les autres villes de France, on se soucie de faire évoluer le paysage urbain. À partir des années 1620 une véritable politique d'alignement des maisons, les *reculats*, commence à s'appliquer sur un réseau de rues irrégulières à l'allure médiévale.

L'édit de Sully, en 1607, sous Henri IV, a donné la marche à suivre pour l'amélioration des voies. Sur ce point, la bonne volonté des consuls est évidente et il faut citer comme exemple leurs arguments pour engager le

conseil municipal en 1650 à décider la démolition d'une vieille tour médiévale, en plein centre-ville : "[...] la rue où elle est incapable de recevoir et donner passage aux carrosses, charrettes, litières et bêtes portant charges ; si bien que les blés et graines, laines, bois, trousse de foin et de paille et autres choses venant de la rivière ne peuvent être portées aux maisons et greniers de ceux à qui elles appartiennent [...]. De plus il est considérable que plusieurs princes, gouverneurs et grands seigneurs qui ont été logés et logent continuent en quelques maisons de ladite rue ayant besoin de passer par ce rétrécissement sont contraints d'aller à pied ne pouvant faire passer leurs carrosses [...] de sorte que tant pour l'utilité publique que pour la décoration générale de toute la ville il sera à propos d'acheter la tour du fabre [...] et après de la démolir¹."

Les alignements s'accélérent, en particulier dans les premières décennies du XVIII^e siècle. Les nobles et parmi eux les consuls de la ville sont d'ailleurs concernés par ces *reculats* puisqu'une vingtaine, consignés dans les registres de voirie et carreirerie, concernent la réfection

Vue panoramique de la ville d'Arles, par Jacques Peytret (né à Arles vers 1620), 1660. Fonds patrimoniaux de la médiathèque d'Arles.





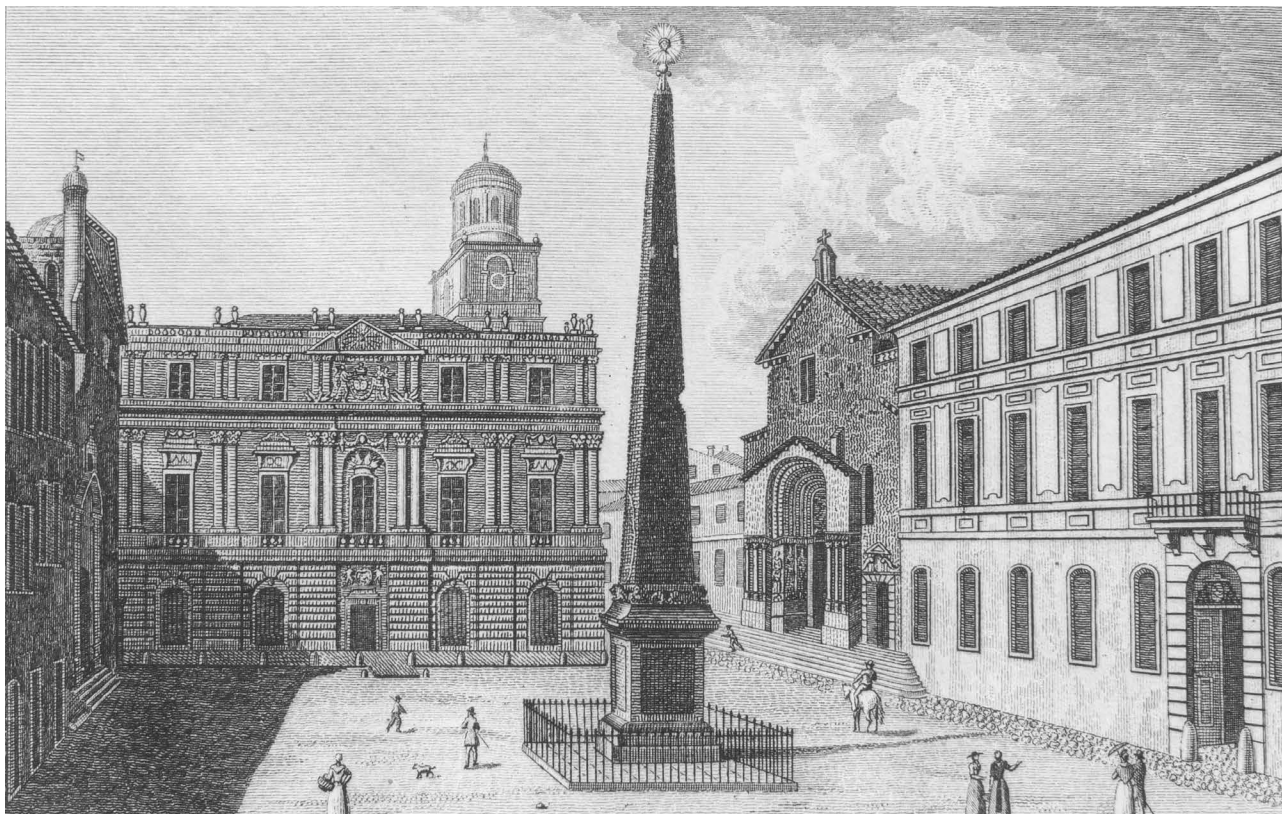


de la façade d'hôtels particuliers entre 1686 et 1769. L'historien Roger Chartier² parle à juste titre, concernant l'évolution des villes au XVII^e siècle, d'une "transformation fragmentée" où les consuls agissent par touche et souvent dans l'urgence alors qu'au XVIII^e siècle leur politique urbanistique sera plus large et méthodique. La physionomie de la ville à l'époque moderne nous est assez bien connue par les plans et élévations des XVII^e et XVIII^e siècles conservés dans les fonds d'archives et dont les principaux sont un beau dessin aquarellé (vers 1650) d'Antoine Borel, architecte de la ville, une vue d'Arles dessinée par Jacques Peytret pour Louis XIV en 1666, un plan de l'ingénieur du roi Nicolas de Quiqueran de Beaujeu daté de 1743 et un de Pierre Véran, en 1798, représentant la ville "ancienne et moderne".

Ils nous montrent une ville ramassée à l'intérieur de ses remparts, avec très peu d'espaces publics puisque même l'amphithéâtre romain est encombré de maisons. Le port, actif, borde le quartier de la Roquette. Le Rhône sépare la Cité du faubourg de Trinquetaille et on songe au poète Ausone qui au IV^e siècle parlait d'une ville double, *duplex Arlas*. À l'époque moderne, ce quartier situé sur la rive droite du Rhône n'a plus rien de la grandeur du port romain qui y était situé. Essentiellement rural, il abrite toutefois depuis 1682 le Parc du roy où sont stockés les bois qui arrivent par flottage de la vallée du Rhône et qui sont ensuite expédiés vers Marseille et Toulon pour la construction des vaisseaux du roi. Le pont de bateaux qui relie les deux rives y est bien visible. La belle vue d'Arles dessinée par Jacques Peytret montre l'importance des bâtiments religieux avec la présence de nombreux clochers.

Pour compléter cette présentation, disons qu'Arles, quoiqu'importante aux XVII^e et XVIII^e siècles, n'est ni la capitale de la Provence ni le siège de son parlement, fixés à Aix. C'est une ville moyenne, avec ses 25 000 habitants et ses 2 800 maisons, chiffres donnés par l'enquête du président Séguiran³ en 1633. La Cité elle-même, si on ne compte pas les habitants du terroir, a environ 15 000 habitants, chiffre relativement stable jusqu'au début du XVIII^e siècle. Avant la meurtrière épidémie de peste de 1720-1721, elle est, par sa population, la troisième ville après Marseille et Aix. Siège de viguerie, de sénéchaussée, d'amirauté et de subdélégation de l'intendant de Provence, elle a par ailleurs un

Plan de la ville d'Arles et du faubourg de Trinquetaille, 1796, Fonds patrimoniaux de la médiathèque d'Arles.



La place de la République au XIX^e siècle, par Jean-Baptiste Fouque (1819-1880), gravure. Collection particulière.

statut de terre adjacente, ne dépendant pas des États de Provence mais directement du roi⁴. L'archevêque d'Arles dirige un grand diocèse, allant jusqu'à Saint-Paul-Trois-Châteaux au nord et Toulon à l'est⁵.

Sa superficie à l'intérieur des remparts est d'environ 54 hectares. Au centre, le quartier de la Cité est le lieu des pouvoirs politique et religieux, c'est aussi le quartier aristocratique, avec ses nombreux hôtels particuliers qui sur l'ensemble de la ville représentent 10 % de la superficie totale⁶. Arles est une ville active, avec ses marins et gens du port dans le quartier de la Roquette au bord du Rhône, ses petits paysans et bergers à l'Hauture, sur la colline où se trouvent le théâtre et l'amphithéâtre romains. Les classes sociales sont assez mélangées mais il faut souligner que la présence nobiliaire est partout très forte et tout à fait identifiable par son mode d'habiter, il en sera largement question plus loin.

Arles a fait l'objet de nombreuses études archéologiques et historiques. Dès 1574, un noble arlésien, Lantelme de Romieu, a publié une *Histoire des antiquités d'Arles...*⁷ Dans les siècles suivants, des érudits tels que Joseph Seguin (1643-1692), docteur en droit et régent du collège, le chanoine Laurent Bonnemant (1731-1802), Louis-Mathieu Anibert (1742-1782), avocat et historien, Pierre Véran (1744-1819),

premier conservateur du musée d'Arles, et bien d'autres se passionnèrent pour l'histoire de leur ville et amassèrent d'importantes archives et une documentation très fournie qui facilitent aujourd'hui la tâche des chercheurs. Citons encore au XIX^e siècle un premier guide touristique réalisé par Jean-Louis Jacquemin (1797-1868) et de nombreux ouvrages publiés ensuite jusqu'à nos jours (voir la bibliographie).

Les études approfondies réalisées lors de l'élaboration du plan de sauvegarde et de mise en valeur du centre ancien (1966-1987), puis récemment lors de sa révision (2009-2016), ont apporté de nombreux éléments de connaissance sur le bâti arlésien. Le patrimoine de la ville d'Arles est reconnu mondialement puisque ses monuments romains et romans sont sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco et une centaine de ses bâtiments sont classés monuments historiques.

Enfin, nous le verrons dans la première partie de cet ouvrage, Arles est une très grande commune dont le riche terroir contient quelques hameaux et surtout les mas ou demeures rurales des riches arlésiens. Ceux-ci habitent en ville dans leurs hôtels particuliers mais vivent des revenus des grandes propriétés qu'ils possèdent en Camargue et en Crau.

Arles, le temps du paraître

Tu es bien noble, pour tes antiquités,
Et bien-heureuse aussi pour ta grande abondance,
En blé, laines, bestails & pour tes raretés,
Du sel, soude, vermeil, joint à ce l'excellence,
De ton bacchique plant, avec diverses eaux,
Fertiles en poissons, mais plus noble est encore
Et plus remplie d'heur en privilèges beaux,
Et en bons politics, bien dignes qu'on honore.
Anonyme (1582)⁸

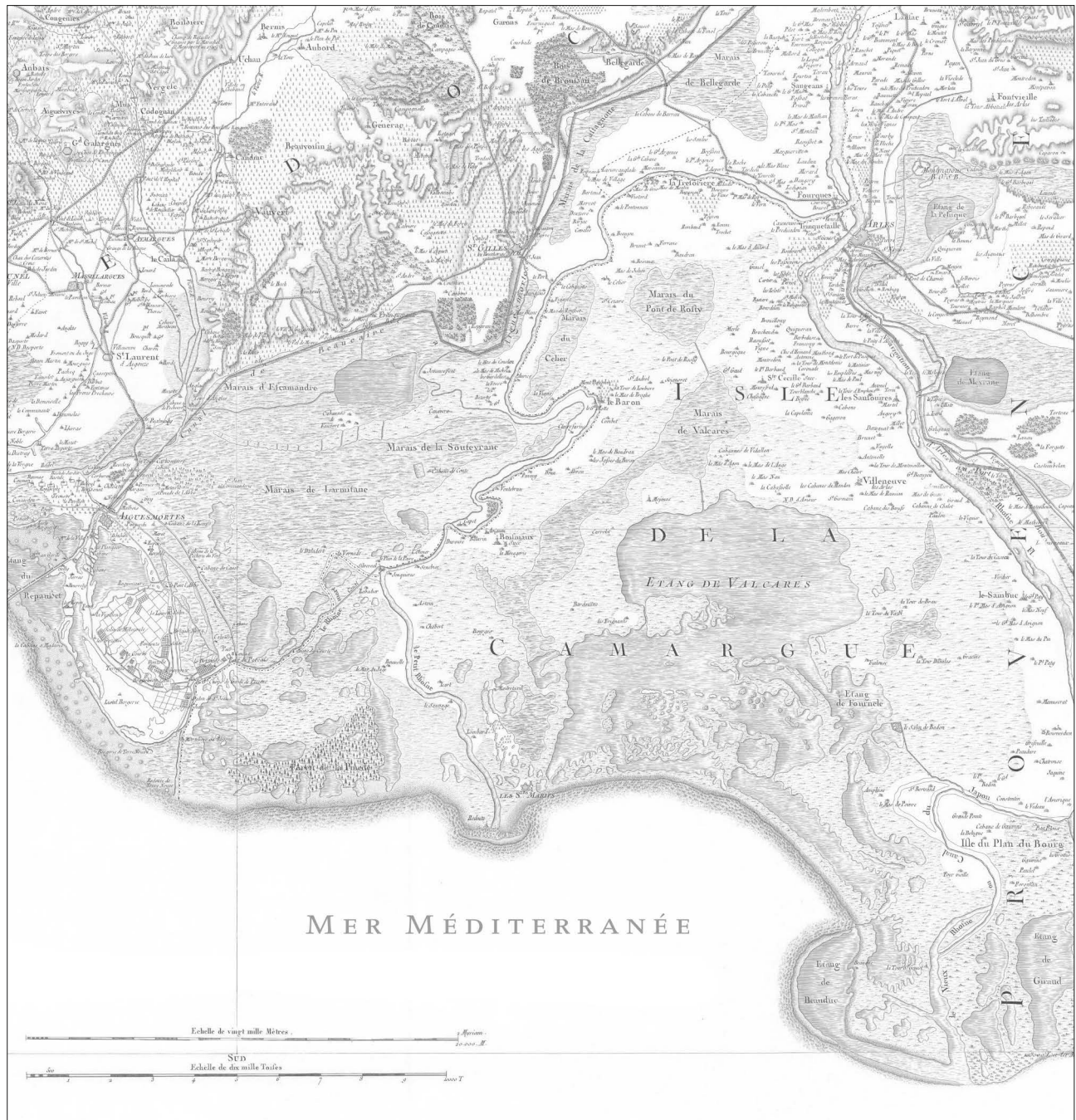


Vue des toits d'Arles avec le clocher de l'église Saint-Trophime et la tour de l'horloge.

UNE RICHESSE VENUE DU TERROIR

Pour comprendre le bâti arlésien des XVII^e et XVIII^e siècles, il est indispensable de connaître le vaste territoire d'où les Arlésiens ont tiré leurs richesses. C'est, depuis l'Antiquité, un des plus grands de France avec près de 100 000 hectares comprenant la Camargue et une partie de la Crau. La ville est donc à la tête d'une véritable petite région.

À partir de la Renaissance, le défrichement de nouvelles terres donne un fort élan à l'agriculture locale. En effet, le XVI^e siècle est une grande période d'aménagement avec la création d'associations de propriétaires qui s'organisent pour creuser et entretenir les canaux de vidange et d'irrigation indispensables à la mise en culture des terrains marécageux. Ils s'occupent également de l'entretien des digues qui doivent protéger gens et bêtes lors des régulières et sévères inondations du Rhône⁹.



La Camargue, feuillets 92 et 123 de la carte de Cassini.

Mais le limon qui recouvre alors les terres les fertilise, faisant de la région arlésienne un véritable grenier à blé. Pierre de Quiqueran de Beaujeu (1522-1550), érudit et propriétaire terrien (il sera question des propriétés de sa famille plus loin), a décrit avec enthousiasme, dans son ouvrage *Louée soit la Provence*¹⁰, sa richesse exceptionnelle qui fait vivre les familles :

“[...] l’année où il [le Rhône] ne déborde pas, il leur fournit une telle foison de grains qu’il rembourse les dégâts et leur ôte la peur de l’avenir [...]. Il n’est pas rare que les blés des îles d’Arles¹¹, fécondés par les eaux du Rhône, donnent assez souvent au seizième¹².” Dès lors, lorsque les consuls très endettés par les guerres de Religion et de la Ligue décident de vendre les vastes terrains communaux, nobles et bourgeois, souvent créanciers de la municipalité, font d’excellentes affaires et peuvent devenir propriétaires de grands domaines de plusieurs centaines d’hectares. Ces ventes, qui commencent en 1599¹³, sont particulièrement nombreuses à partir de 1604 et dans les années 1640. Les enchères ont lieu au Plan de la Cour ou devant la maison du roi, en présence du lieutenant de la sénéchaussée et des consuls¹⁴. Elles continuent tout le long du XVII^e siècle. La dernière vente est consentie en 1720 au duc de Villars, gouverneur de Provence, qui achète les vastes terrains restants pour 730 000 livres¹⁵.

Toutes ces terres vendues se trouvent au sud, en Camargue (que la noblesse se partage avec l’ordre de Malte) et à l’est, en Crau, région d’herbes et de cailloux parcourue par les troupeaux. Le canal de Crau y apporte les eaux de la Durance depuis le XVI^e siècle.

Or une bonne partie du XVII^e siècle bénéficie d’un climat favorable. “L’âge d’or” du terroir arlésien permet des récoltes exceptionnelles (celle de 1614 est mémorable) qui enrichissent les propriétaires terriens. Un noble arlésien, Jacques de Lestang-Parade, décrit cet essor en 1643 dans ses *Mémoires* :

“Les fortunes des gentilshommes d’Arles et du reste des habitants d’Arles commencèrent à s’accroître par les bonnes saisons et par le prix du bled, des laines et des bestiaux ; ainsi tous les gentilshommes commencèrent à éclater en meubles et vaisselle d’argent [...]”¹⁶. Par ailleurs, une opération importante de dessèchement des marais démarre en 1642 sous la direction du Hollandais Van Ens, permettant la mise en culture de terrains jusque-là inutilisables. Outre la grande culture de blé, l’élevage de moutons, de bœufs et de juments est partout présent et source de revenus conséquents¹⁷.

L’olivier est également très présent dans la région de Fontvieille (Alpilles). Pierre de Quiqueran écrit : “Aucune huile ne peut rivaliser avec la nôtre.”

Le prix du blé¹⁸ s’accroît régulièrement. Certes toute la Provence bénéficie de cette conjoncture, mais à Arles, particulièrement, toutes les conditions sont réunies pour permettre une mise en valeur profitable du territoire et l’enrichissement des propriétaires¹⁹.

Les acteurs de cet embellissement économique sont en majorité des nobles dont nous retrouverons les noms plus loin : de Grille, de Barrême, d’Antonelle, de Varadier, de Romieu, de Piquet, de Lestang-Parade, de Forbin, du Port, etc. Il y a aussi des bourgeois, des hommes de loi, des artisans et des marchands.

La tendance économique au XVIII^e siècle est beaucoup plus contrastée, les récoltes étant rarement aussi bonnes qu’au siècle précédent. Le monde rural arlésien n’évolue que lentement. Seules les cultures de la Crau et des terrains proches de la ville semblent bénéficier du progrès des techniques agricoles qui se développent au XVIII^e siècle²⁰.

Pour compléter le tableau économique d’Arles à l’époque moderne, notons que l’activité du port d’Arles est importante, avec le fret de blé (provenant d’Arles et d’ailleurs), d’huile d’olive, de laine, de bois, de toiles, de fourrage et bien d’autres marchandises transportées sur le Rhône et en mer par les patrons de barques arlésiens vers les ports méditerranéens (Marseille, Toulon, Gênes, etc.). Bourgeois et nobles possèdent des parts dans ces bateaux²¹.

L’ÉLITE URBAINE

À Arles, la noblesse représente environ 5 % à 6 %²² de la population (ce pourcentage diminue dans le courant du XVIII^e siècle) et l’ensemble de la bourgeoisie environ 17 %. Or les premiers possèdent 56 % de la terre arlésienne et près de 19 % de la valeur immobilière en ville ce qui est beaucoup plus élevé qu’ailleurs en Provence ; les seconds ont environ 18 % des terres et 42 % pour le bâti urbain²³. Tous vivent dans la ville, à l’intérieur des remparts.

Au sein de la bourgeoisie, terme qui englobe les négociants, les rentiers, dont les propriétaires terriens, les professions libérales (notaires, avocats, procureurs, médecins, apothicaires, etc.) et les détenteurs d’office, les niveaux de vie sont très différents. Ce sont bien sûr



La promenade aux Alyscamps, par Antoine Raspal (Arles, 1738-1811), vers 1779, huile sur toile. Collection hôtel d'Agar, Cavaillon.

les bourgeois les plus riches qui construisent le plus. Les liens entre la bourgeoisie aisée et la noblesse sont étroits puisqu'un bon nombre de bourgeois se voient anoblis, en particulier au XVII^e siècle, comme il sera expliqué plus loin. De toute façon, la plupart de ceux qui ne le sont pas rêvent de l'être et adoptent un mode de vie assez similaire. Il s'agit souvent de familles enrichies dans le commerce, l'agriculture, les carrières juridiques ou médicales, qui ont pu jouer petit à petit un rôle apparent dans la cité. Certaines ont eu assez de moyens pour s'équiper militairement et être du bon côté, celui du roi, lors des guerres civiles. Les plus riches d'entre eux se font construire de belles maisons. Plusieurs sont toujours visibles aujourd'hui comme celles de Roustang Reynaud, Esprit Reynaud, ou Pierre Vincens²⁴, toutes datant du début du XVII^e siècle. Au XVIII^e siècle, les demeures bourgeoises prennent l'aspect de grandes maisons à la façade sobre : comme les hôtels Jouvène, Fassin (familles de juristes), ou Boulouvard (négociants). Les notaires, les procureurs, et surtout les nombreux avocats (ils sont vingt-neuf vers 1700)

ont "pignon sur rue". Les avocats bénéficient à Arles depuis le XVI^e siècle de la noblesse personnelle, même s'ils ne portent pas toujours la particule, et peuvent être consuls dans le gouvernement municipal. Entre les nobles et les bourgeois arlésiens, des liens matrimoniaux se tissent. Prenons pour exemple Guillaume Fassin²⁵, avocat, trois fois consul, dont le fils aîné, Alexandre, épouse en 1741 Marie de Chalot, héritière d'une des plus anciennes familles de la ville, les Porcellets. Mais les niveaux de fortune des bourgeois sont cependant généralement bien inférieurs à ceux des nobles²⁶ et cela est visible dans le paysage urbain. Ce sont les aristocrates qui ont le train de vie le plus ostentatoire.

La bourgeoisie arlésienne détient un pouvoir réel puisqu'elle est bien présente dans le conseil municipal. Outre les érudits et historiens dont il a déjà été question, on compte au XVIII^e siècle dans ses rangs des mathématiciens comme Jacques Lieutaud, Alexandre Savérien, des médecins connus comme l'accoucheur Jacques Clément, Louis Bret, Honoré Paris et Pierre Pomme, médecin de Louis XVI²⁷.

Mais c'est sur la noblesse arlésienne, assez exceptionnelle en nombre et en position d'après les témoignages d'époque, confirmés par les recherches récentes, que nous allons nous arrêter plus longuement. Cette particularité, jointe à une volonté importante de paraître et au choix d'une grande qualité architecturale, fait qu'elle est le commanditaire essentiel des plus nombreuses et des plus belles demeures de la ville.

Les nobles arlésiens, au XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle, représentent d'après les registres fiscaux un peu moins de deux cents familles²⁸, soit environ mille personnes sur une population de quinze mille dans l'agglomération (hors zones rurales). C'est très important pour une ville moyenne de cette époque. En 1715, Pierre-Joseph de Haitze (1656-1737), historien d'Aix, écrit :

“Pour ce qui est du nombre et de la qualité du peuple d'Arles, il est très considérable, il suffit de dire à son sujet qu'elle est habitée par si grand nombre de noblesse, qu'en cela consiste sa meilleure force et sa principale singularité, non seulement à l'égard de la Province, mais encore de toute la France, c'est ce qui a mérité le surnom de ville noble ; aussi le commun peuple qui profite de la belle conversation de tant de gentilshommes s'y pique d'esprit²⁹.”

Cette importance nobiliaire s'explique de plusieurs manières. D'abord, il existe des familles de noblesse immémoriale, telles que les Porcellets, les d'Ayguières, de la Tour, de Romieu, de Castellane, d'Arlatan, ou ancienne (reconnue avant le XVI^e siècle). Dans cette seconde catégorie, les principaux sont les de Castillon, de Barras, de Quiqueran, de Cays, de Lestang-Parade, de Varadier de Saint-Andiol.

Une autre donnée est qu'Arles est un port important qui accueille de riches marchands dont un certain nombre venus de Gênes, de la côte ligure, du Piémont. Dans la deuxième moitié du XV^e siècle, ces hommes qui avaient souvent des charges publiques importantes dans leur pays ont dû partir définitivement pour des raisons de troubles politiques. Ils se sont alors installés dans la cité arlésienne qui est non seulement un port avec lequel ils ont commercé mais qui se trouve aussi tout près des États du Pape où vivent de nombreux Italiens. À Arles, riches et expérimentés, ils retrouvent rapidement un rang élevé dans la société. Citons parmi eux les Grille (Grillo), Chiavari, Balarin, Boche.

Enfin il y a la noblesse moderne composée de bourgeois anoblis par le roi à la faveur de lettres d'anoblissement,

à la fin du XVI^e et tout au long du XVII^e siècle. Henri III et Henri IV récompensent ainsi des Arlésiens qui ont combattu pour eux pendant les guerres de la Ligue. Louis XIII et Louis XIV en anoblissent également pour divers services rendus. Ces nouveaux gentilshommes ont souvent déjà eu auparavant des charges municipales ou juridiques importantes dans la cité. Être premier ou second consul bourgeois, ou être docteur en droit, aide à l'ascension sociale et à la reconnaissance royale. De bons revenus, des achats de charge comme celle de secrétaire ou de conseiller du roi, des mariages judicieux dans une classe supérieure, noble si possible, font également partie de la stratégie.

D'après un manuscrit conservé à la bibliothèque Méjanès³⁰, on compte seize anoblis au XVI^e siècle, vingt et un au XVII^e siècle. La stratégie nobiliaire d'un bourgeois arlésien anobli se complète le plus souvent par l'achat d'un ancien fief, par exemple en Haute-Provence. Prenons la famille Bouchet, dont l'hôtel particulier sera présenté plus loin : Louis et Aubert Bouchet, bourgeois, sont anoblis en 1654 pour services rendus dans l'armée du roi. Plus tard, par l'achat d'une terre à Faucon, au nord du Comtat Venaissin, ils porteront désormais le nom de Bouchet de Faucon.

Quelques terres de gentilshommes arlésiens sont érigées en marquisat : ainsi pour les familles Aube de Roquemartine en 1671, de Quiqueran de Beaujeu vers 1670, de Castillon de Beynes en 1673, de Grille d'Estoublon en 1674, de Meyran de Lagoy en 1702, de Piquet de Méjanès en 1723, de Lestang-Parade en 1764. Lors des réformations organisées par Colbert en 1669, une douzaine d'Arlésiens ont à payer des amendes pour usurpation de noblesse mais sont finalement confirmés³¹.

Plusieurs auteurs arlésiens se sont moqués des origines roturières récentes de ces familles, “beaux oiseaux ayant pris leur envol depuis leurs terres camarguaises qu'ils n'hésitaient pas”, d'après Laurent Bonnemant³², “à ériger en fiefs et à s'en qualifier de seigneurs”.

Au XVIII^e siècle, les anoblissements deviennent très rares à Arles alors qu'en France, on en compte six mille cinq cents entre 1700 et 1789³³. Seuls bénéficiaires, les du Roure en 1758 et les de Roy-Vaquières en 1772³⁴. Avec les guerres de l'époque de Louis XV et en particulier celles de la succession d'Espagne où de nombreux gentilshommes de la ville sont tués, l'hécatombe de la peste de 1720-1721 et sans doute une baisse de natalité, le nombre de nobles arlésiens se réduit fortement.

Dans le fonctionnement municipal, surtout au XVII^e siècle, il y a une mésentente plus ou moins vive entre nobles anciens et nouveaux nobles, très présents. Monique Cubells insiste sur cette particularité : « La ville d'Arles renferme une noblesse récente importante en nombre, alimentée comme ailleurs par des agrégations de fait, et par l'octroi fréquent de lettres de noblesse, plus fréquent que dans le reste de la province³⁵. » Cela se traduit par des rivalités fortes pour la conquête des places de consuls, afin de diriger la ville³⁶.

Au XVIII^e siècle, le climat politique arlésien semble globalement calme, mais, des tensions surviennent régulièrement entre les différents groupes sociaux du pouvoir municipal, où l'influence de la noblesse reste prépondérante et où le tiers état n'a pas sa place³⁷. Certaines familles monopolisent le pouvoir pendant plusieurs décennies : les de Grille eurent un premier consul de père en fils du début du XVII^e siècle à 1644³⁸ et, sur un temps beaucoup plus long, les Quiqueran de Beaujeu furent trente-six fois premiers consuls entre 1336 et 1723³⁹.

Les nobles d'Arles et le pouvoir royal

L'aristocratie arlésienne, qui peut être qualifiée de « moyenne » et « petite » noblesse si on la restitue dans le contexte national, a été en lien plus ou moins direct avec le roi et son entourage. Nous reviendrons sur plusieurs cas précis lorsqu'il sera question des hôtels particuliers, mais voici quelques exemples les plus marquants de cette proximité relative dont les causes sont variables. Une mission peut être l'occasion d'une introduction à la cour. Ainsi en 1683, le consul Gaspard de Grille, premier consul, accompagna le transport à Versailles de la belle statue en marbre de Vénus trouvée en 1651 dans le théâtre romain d'Arles. En effet, Louis XIV l'avait demandée aux Arlésiens pour le décor de la galerie des Glaces.

La décision d'obéir au monarque est prise lors du conseil municipal du 17 novembre 1683 :

« Messieurs les consuls ont dit que leur sentiment était de faire présent au roi de cette statue et de la lui offrir par un gentilhomme qui partira témoigner à sa Majesté que cette ville fera toujours gloire de se dépouiller de ce qu'elle aura de plus cher si tôt qu'elle connaîtra que cela pourra lui être agréable [...] »

Le roi remercie vivement le consul, lui offre une chaîne en or portant un médaillon « pesant 179 louis d'or⁴⁰ »,

serti de diamants avec son portrait, et lui confie ce message pour les Arlésiens :

« Vous pouvez leur dire que je leur sais très bon gré, que je m'en souviendrai avec plaisir et que je leur ferai tout ce que je pourrai dans toutes les occasions que se présenteront [...] »

En fait, la famille de Grille est déjà bien « en cour ». Gaspard de Grille a retrouvé à Versailles son parent Antoine-Gaspard de Grille (1620-1706), dit sieur d'Estoublon⁴¹, premier des douze maîtres d'hôtel de la maison du roi, qui sera également écuyer de la reine Anne d'Autriche. Ce personnage original est un familier des monarques. Dangeau, aide de camp de Louis XIV, le dit dans ses mémoires :

« Estoublon était de condition, et provençal, fort honnête homme, mais plaisant au dernier point, et un grand homme noir, olivâtre, qui ne riait jamais, avec je ne sais quel air niais et naturel dont il attrapait les nouveaux venus. Il avait usurpé une telle liberté avec la reine mère qu'il lui demanda un de ses carrosses pour ramener sa femme de Saint-Germain. Ce carrosse ne revenait point. La reine le sut et demanda à d'Estoublon ce qu'il en avait fait. « Ce que vous m'avez permis, Madame ! Vous m'avez fait la grâce de me le prêter pour ramener ma femme et il l'a ramenée en Provence. Je ne sais pas bien le temps qu'il faut pour aller et venir. Voilà ce qu'est devenu votre carrosse. On en rit et ce fut tout !⁴² »

Autres membres de cette famille, Charles de Grille (1570-1670) fut conseiller du roi et écuyer de la reine ; Jacques de Grille (1619-1692) fut nommé conseiller d'État par Louis XIV en 1655. Les fonctions auprès du roi, conseillers, gentilshommes du roi, etc., correspondent à des charges, à des offices que les nobles achètent. Plusieurs familles arlésiennes ont dans leurs membres des conseillers du roi. Au XVIII^e siècle, ils peuvent être bourgeois comme Claude Terrin ou nobles comme Jean-François de Bouchaud de Bussy ou Pierre de L'Hoste. Souvent avant tout honorifiques, ces charges peuvent parfois permettre un accès à la cour. Pierre de Castillon, vers 1650, et son descendant Jean-Pierre de Castillon, en 1734, deviennent tous deux gentilshommes de la chambre du roi. Jean de Bouchaud de Bussy, chevalier de Saint-Louis, achète 20 000 livres, en 1777, une charge de secrétaire du roi⁴³.

Les nobles arlésiens, après avoir justifié leurs quartiers de noblesse, placent leurs enfants comme pages du roi. Honoré de Lestang-Parade fut page de Charles IX. Honoré de Quiqueran de Beaujeu, né en 1669, fut